



À Lyon, la danse de Jan Martens s'écoute

Ariane Bavelier envoyée spéciale à Lyon (Rhône)

Avec « Voice Noise », le chorégraphe flamand ouvre un nouveau volet, virtuose et enchanteur.

Ya-t-il une limite à ce qu'on peut dire avec la danse ? C'est à cet endroit précis que travaille Jan Martens, chorégraphe formé au Conservatoire royal d'Anvers, aujourd'hui associé à la Maison de la danse de Lyon. Avec des interprètes à chaque fois choisis exprès pour ce que leur physique peut traduire, il pose les questions socio-politiques du moment. Il a sondé les limites physiques, l'âge, les réseaux sociaux... Le voilà qui met en scène la voix des femmes. Sans aucun didactisme, ce qui fait la beauté de la chose. Avec *Voice Noise*, « je souhaite plonger dans l'histoire de la musique et voir si je peux mettre en avant plusieurs voix inconnues », dit-il.

Musique de femmes

Diffusée par une suite de haut-parleurs accrochés au ciel de la scène, la bande-son retransmet treize chansons de femmes, de *Bella Ciao* à *No One's Little Girl*, toutes en aveux personnels, amers ou joyeux. Entre elles, la musique des femmes : pas celle si tonitruante ces temps-ci de la « parole libérée », mais celle si rarement exploitée de l'intimité tue : râles, cris, murmures, berceuses, fredonnements. La femme dans tous ses états.

Pour ce *Voice Noise*, Martens a choisi six interprètes, quatre femmes et deux hommes, si affûtés que le moindre de leurs gestes donne le frisson. Il les assemble dans une composition extrêmement ouverte. Ce n'est pas la répétition de gestes, la narration, le crescendo ou même la musi-

calité qui créent la pertinence de la pièce mais un subtil assemblage qui travaille sur l'écho : celui des chansons dans les corps, celui des corps entre eux, celui des corps dans l'espace. L'art de Martens est de ne rien forcer : les chansons incitent à la danse et chacun y va de la sienne, naturellement, en solo, comme en boîte de nuit, liberté dans laquelle le chorégraphe varie les solos, les mouvements d'ensemble, les arrêts sur image. Il crée un flux, celui d'une méditation éblouissante. Une musique indienne coupe le folk, les rythmes partent en échappées, puis s'atténuent. On croit à une immobilité qui n'est finalement qu'un mirage puis l'écho indiciblement palpite, reprend la danse. Des lumières au cordeau, d'un raffinement splendide, dissolvent les limites des corps dans un poudrolement ou leur donnent consistance dans leur solitude ou leur rayonnement.

Ce faisant, Martens, qui challengeait les limites de son art de chorégraphe en misant sur l'épuisement des danseurs et leur vulnérabilité, ouvre un tout autre volet. Infiniment virtuose : la danse se glisse tout en douceur dans les plis de l'expérience intime de l'écoute. Et, tout en accomplissant le but premier de cette pièce - faire entendre la parole des femmes -, rejoint l'un de ses territoires privilégiés : celui du rêve éveillé. ■

Voice Noise à la Maison de la danse, à Lyon (69), jusqu'au 29 mars, puis à Valence (26), et au Festival d'automne, à Paris.

